

CONFÉRENCE INVITÉE

Fantômes et chimères de la France contemporaine

Denis TILINAC *

Comment risquer devant votre Académie un bilan médical de la France contemporaine sans rien connaître de votre art ? Je m'en tiendrai prudemment à quelques termes du langage de la psychiatrie, sans ignorer ce que leur manipulation par un béotien de ma sorte peut avoir de fallacieux.

Le premier qui s'impose à l'esprit, c'est la dépression. Nous ingurgitons beaucoup plus de neuroleptiques que nos voisins et tous les sondages attestent que nos compatriotes voient l'avenir en noir ou en gris. Celui de leurs enfants, celui de leur corporation, celui de leur pays. Certes la situation économique nourrit la déprime, mais elle s'enracine dans un sentiment lancinant de dépossession. Parce qu'elle procède d'une antique ruralité, la France se résigne mal à la déshérence de ses terroirs, à l'anémie de ses villes moyennes, à l'anonymat de ses banlieues. Elle n'a pas fait son deuil d'une architectonique stable, articulée à l'intérieur d'un hexagone bien quadrillé autour de ses clochers, par ses notables et ses fonctionnaires. Parce qu'elle a écloso dans le giron d'une catholicité longtemps très prégnante, la France souffre de son amnésie spirituelle. Du coup elle dévoie ses aspirations idéales en bovarysme idéologique, rouge ou blanc selon les saisons. Parce que ce cap septentrional de l'Asie fut à partir du V^e siècle un pays de sédentaires, la France répugne à devenir un *open-field* où les flux migratoires semblent lui assigner un avenir cosmopolite. Jadis et naguère, l'étranger posait son barda et devenait français par assimilation naturelle : les métissages n' affectaient en rien l'identité de sa nouvelle patrie. Elle est devenue cette « identité malheureuse », décryptée par Alain Finkielkraut. D'où une pente à la névrose obsessionnelle — la hantise d'un remplacement de population —, des symptômes de schizophrénie — le grand écart entre les mots du discours public et les choses ressenties par les citoyens, — et même des symptômes d'autisme — le repli dans la citadelle d'un espace intime où le passé est fabulé, le temps présent invalidé, le réel mis sous l'éteignoir.

Ne pas oublier, pour établir le diagnostic d'une indéniable mélancolie, que la France endure à grand regret son statut de puissance moyenne. Nous sommes riches encore,

* Journaliste et écrivain

et détenteurs du feu nucléaire, et membres du conseil permanent de l'ONU, et présents par nos armées sur plusieurs continents, — mais enfin notre inconscient collectif cultive la nostalgie du siècle des cathédrales, du rayonnement de Versailles, de l'universalité de notre Classicisme et de nos Lumières, de l'épopée de la Grande armée. En imposant la belle fiction de notre grandeur, le romantisme hugolien du Général de Gaulle a hissés notre conscience nationale au-dessus de son étiage politique et économique. Le retour aux trivialités est forcément douloureux dans un univers où seule la Russie, le Brésil, l'Inde et surtout la mouvance islamiste contestent l'impérium de ce couple moderne : les USA et la Chine.

Déprime, névrose, schizo, autisme, mélancolie : quel paradoxe au pays du rire rabelaisien, de la douceur de vivre célébrée par du Bellay et de la raison cartésienne ! En diagnostiquant des pulsions de mort, Éric Zemmour, dans son livre à succès « Le suicide français », rejoint paradoxalement le pessimisme des expertises de Nicolas Baverez : en proie à une psychose maniaco-dépressive qui la tétanise, aggravée d'une débilité sénile qui l'aveugle, la France préméditerait sérieusement son trépas. Ça fait froid dans le dos. En vérité nous sommes moins malheureux que nous le croyions, ou que nous le prétendons. Il y a de l'hypocondrie dans le ressassement éploré de notre déclin, et dans le catastrophisme de nos médias une hystérie qui ne rend pas justice à notre aptitude au bonheur. On vit mieux en France que n'importe où ailleurs dans le monde. On est mieux nourris, mieux soignés, mieux protégés, mieux équipés, pas si mal éduqués. Les noces du masculin et du féminin, l'esprit français, l'humour français, l'épicurisme français déterminent une sociabilité qui demeure enviable. Reste que le souvenir de nos riches heures, et nos mœurs casanières nous inclinent à peindre en couleurs sombres ce qu'on appelle la mondialisation. Nous craignons d'y perdre notre mémoire, notre art de vivre, notre raison d'être. Nous peinons à harmoniser nos irrédentismes, notre cocardisme et la nécessité d'ouvrir nos fenêtres sur un monde qui nous raconte en langue anglaise des histoires d'un prosaïsme désobligeant. Renoncer à nos habitudes nous coûte, les « acquis sociaux » par exemple, et toutes les rigidités inhérentes à un pays dont l'échafaudage étatique a précédé l'idée de nation. Nous savons bien qu'elles sont ruineuses et sclérosantes mais comment y mettre fin avec ce tempérament politique qui toujours balance entre songeries révolutionnaires, mythes d'un âge d'or liés à notre passé monarchique et poujadisme anti élite ? Notre anarchisme impénitent de gaulois n'avait pas échappé à Jules César. Il maquille revendications égalitaires un conservatisme de rentiers en panne de dividendes. Sous le lyrisme « républicain » d'usage, les corporatismes font la loi, et les hauts commis de l'état qui verrouillent le système ne sont pas les derniers à se rétracter sur leurs privilèges. Rien n'est simple, hors les diatribes des temps électoraux : les corps intermédiaires nous protègent sans doute, mais en paralysant le pays. Nous sommes tout et le contraire de tout, sauf des réformistes. Nous n'avons jamais beaucoup aimé l'Europe ; elle nous horripile en donnant l'impression de nous tancer comme des écoliers indociles. Nous cultivons un anti-américanisme de cousin pauvre qui nous humilie, et recyclons dans un anti-cléricalisme rétro notre peur panique de l'islamisme radical.

Ces considérations hâtives sur la singularité de notre malaise doivent être mises en perspective. Si la France à ses frayeurs, ses langueurs et ses aigreurs, c'est au sein d'une civilisation occidentale qui subit une métamorphose historique majeure. Peut-être la plus radicale depuis la fin de la protohistoire. En tout cas depuis l'agonie de la romanité. Au terme d'une victoire à la Pyrrhus, l'Occident qui a conquis le monde, imposé sa rationalité et propagé les valeurs écloses à Athènes et Jérusalem, se cherche une nouvelle mission dans le village planétaire. Du reste peut-on encore qualifier d'occidentales des sociétés où à l'ère du numérique, la globalisation des échanges économiques et l'effacement des distances s'accompagnent d'une normalisation des imaginaires, d'une réduction de la morale aux acquêts de la compassion, d'un matérialisme brutal, d'un prométhéisme angoissant, d'une touristisation des cultures, bref, d'un maelström mental qui précarise des âmes déboussolées ? La France est enrôlée dans cette gigue, au même titre que nos voisins de la « vieille Europe », formule utilisée par un dirigeant américain et somme toute assez pertinente. À quelques réserves près — PIB, taux de croissance, taux de chômage, endettement, balance des paiements — nos soucis fondamentaux rejoignent ceux des Allemands, des Anglais, des Italiens. Ils ne sont pas moins obsédants sur l'autre rive de l'Océan atlantique : les Américains aussi ont des doutes sur leur identité depuis la fin de la bipolarisation est-ouest. La santé économique peut revenir ; elle n'occultera pas la profondeur et la violence d'une mutation dont nos politiques, nos philosophes, nos religieux mêmes, faute du recul exigible, ne comprennent pas les ressorts. Vieille Europe, vieux concepts, vieux réflexes, vieille recettes : nous n'avons pas les outils pour penser le monde à venir, à fortiori pour le maîtriser tant soit peu. Pour l'heure la France est handicapée par le fardeau de son histoire et les émules contemporains de Rastignac expatrient leur ambition dans des contrées où l'économie a les coudées plus franches. Ils reviendront car la mondialisation, qui n'est au fond qu'un environnement, aura pour corollaire des fringales de ressourcement. Si le village planétaire est une réalité- et tant mieux pour l'avenir de la science médicale- l'utopie cosmopolite n'est qu'un fantasme et connaîtra le sort du communisme. Plus s'approfondira la conscience de l'unité du destin de l'homme, plus il aura besoin d'ancrages dans l'histoire-géo, tant il est vrai que l'on ne peut accéder à l'Universel sans le truchement de la singularité. En sorte que l'héritage fastueux de la France peut devenir à terme l'atout maître d'un réveil de son âme après une phase d'asthénie. Du moins doit-on l'espérer.

